

MY GOOGLE SEARCH HISTORY

Albertine Meunier

Depuis novembre 2006, Albertine Meunier fait l'inventaire de toutes ses recherches Google et les publie sur son site, les rendant ainsi publiques et lisibles par tout le monde. Afin de « massifier » les données, elle décide en 2011 d'écrire et de publier ses recherches sous la forme d'un livre. Elle édite alors le premier tome de sa vie (numérique), donnant à lire la longue liste de ses recherches du 6 novembre 2006 au 7 janvier 2011. Cinq années plus tard, elle édite le Tome 2 de ses recherches allant du 8 janvier 2011 au 20 septembre 2016.

Aujourd'hui, l'exposition *My Google Search History Tome 3* présente toutes les recherches d'Albertine Meunier du 21 septembre 2016 au 21 juin 2022.

Ce journal présente les postfaces des trois tomes ainsi que les tables de matières.

Les auteurs des postfaces sont :

Tome 3 : Richard Flurin, Ariel Kyrrou, Stéphanie Lemoine, Clément Thibault — Tome 2 : Alexis Jakubowicz , Emmanuel Guez, Alexandre Lechenet, Joanne McNeil, Claire Richard — Tome 1 : Margherita Balzerani, Milad Doueihi, Étienne Gatti, Julien Levesque, Annick Rivoire

Albertine Meunier vit et travaille à Paris et Vitry-sur-Seine (France). Elle pratique l'art dit numérique depuis 1998 et utilise particulièrement internet comme matériau de création.

EXPOSITION
1^{ER} DÉCEMBRE 2022
14 JANVIER 2023

DU JEUDI
AU SAMEDI
DE 13H30 À 19H

AVANT GALERIE
VOSSSEN
58 RUE CHAPON
75003 PARIS



HISTORY OF THE HISTORY

Richard Flurin

Auteur & membre u2p050

Lundi 6 novembre 2006, froid de canard. Le journal *Le Monde* fait sa une sur l'élection présidentielle à venir, l'entrée en campagne de Jean-Pierre Chevènement, la colère des petits candidats et les palinodies habituelles. Albertine Meunier, mèche noire qui barre le front au-dessus des lunettes strictes, boit un café serré dans son atelier, au fond de la cour du 34, rue de Lancry, dans le 10^e arrondissement de Paris. Cet automne-là, l'artiste peaufine son œuvre ThéorieM, une chasse au trésor réalisée à partir de Google Maps, téléphone mobile et extraits de Métropolis de Fritz Lang. Dans quelques heures, des amis la rejoindront pour donner vie à cette expérience numérique à laquelle elle a consacré des jours et des jours de travail, de codage, d'imagination.

Dans *Le Monde*, auquel elle est abonnée depuis l'adolescence, Albertine passe vite les pages politique, dont elle a, dit-elle, strictement rien à foutre. Plus loin, l'artiste et ingénieur tombe nez-à-nez avec un petit article, presque un entrefilet, qui évoque une nouvelle fonctionnalité de Google. En réponse à la circonspection de ses utilisateurs, le déjà géant du numérique permet d'accéder à l'historique des recherches effectuées sur son moteur. Magnanime. Albertine Meunier découvre cet outil qui l'enchanté tout de suite : Google Search History. Un nom qu'elle déclame de sa voix rauque comme un poème de Bukowski. Google Search History. Elle rallume ses ordinateurs devant lesquels elle passe de toute façon le plus clair de son temps. Elle suit les chemins tracés par Google, aidé par les indications modestes du journaliste. La route est tortueuse, mais l'ingénieur a l'habitude. En quelques minutes, Albertine Meunier finit par tomber sur des colonnes et des colonnes d'énoncés caractéristiques de l'utilisation de Google : « *sweat zippé homme lacoste* », « *pression atmosphérique altitude* », « *meteo dieppe* », « *facture pdl engie* »... Des tonnes et des tonnes de mots, à n'en plus pouvoir, savamment horodatés. Face à cette architecture informe, monumentale, totale même, face à cette masse de petites phrases qui résument chacune une pensée qui lui a bel et bien traversé l'esprit à un moment précis de sa vie, Albertine Meunier a d'abord l'envie de vomir.

Elle saisit l'infini pouvoir des outils numériques. Frappée par la grâce. Elle connaissait comme tout le monde ces affaires de protection des données, d'identité numérique, de data economy, tout ce verbiage affreux des ingénieurs et des militants. Mais là, elle avait comme ouvert le capot d'une bagnole pour la première fois de sa vie. Un trésor. La boîte noire enfin accessible. Au fond de son atelier baigné de la pâle lueur de novembre, Albertine tape des mots-clés dans le moteur de recherche Google sur un ordinateur — « *choucroute* » dans ses souvenirs — et constate qu'ils s'ajoutent instantanément dans sa Google Search History. Miroir, miroir. Terrifiant. Pas un quart de seconde ne se passe avant que l'énoncé s'ajoute à l'empire des données personnelles où Google emprisonne une partie non négligeable de son existence. À compter de ce 6 novembre 2006, Albertine Meunier décide, obsessionnelle et brute de décoffrage, de recopier tous les samedis sa Google Search History sur un fichier texte, en respectant cahin-caha l'architecture stalinienne de Google : des énoncés qui se succèdent, entrecoupés de dates. Travail titanesque. En quelques mois, grâce à d'absconses lignes de code, elle parvient à élaborer une moulinette d'extraction, selon ses mots à elle. L'outil lui permet de récupérer automatiquement et d'un seul coup la masse de mots informe qui résume sa vie. De ces giga octets de données, Albertine fait un livre qu'elle intitulera *My Google Search History*, pastichant la rhétorique googlienne. Vous tenez entre vos mains le troisième tome.

Sur le papier, une liste interminable de mots-clés séparés par un point et introduits par une date rend difficile la lecture, voire impossible d'un bout à l'autre du livre. Pourtant, jure Albertine, quelques-uns s'y sont risqués. Des performances ont même conduit d'autres artistes à lire devant un public cette succession d'énoncés agrammaticaux. L'artiste et ingénieur s'est même amusée à offrir les deux premiers tomes de *My Google Search History* à des hauts gradés de chez Google, recueillant des réactions diverses, oscillant entre enthousiasme béat et extrême défiance.

Comme cette fois en janvier 2016. Lors d'un cocktail emmerdant comme les entreprises savent les organiser, Albertine a rencontré un directeur d'on-ne-sait-quoi chez Google, carte de visite à l'appui. Elle décide alors d'évoquer avec lui son travail et de lui offrir gracieusement l'exemplaire de son livre qui trainait justement au fond de son sac. L'encravaté incrédule se saisit de l'ouvrage, puis tourne les talons et le regard dans un silence orageux. Les hommes n'aiment pas être moqués, en particulier lorsqu'ils portent une cravate. Surtout, si chacun adoptait la même démarche et publiait sur internet son propre historique de recherche in extenso, comme Albertine le fait consciencieusement depuis toutes ces années, les algorithmes de Google s'en trouveraient court-circuités et le service deviendrait difficilement utilisable.

Albertine a beau l'expliquer avec force détermination, dans une avalanche de gestes, l'artiste se défend de toute velléité militante. Elle se moque, s'amuse, se gausse, raille peut-être mais ne combat surtout pas. Cette posture est la seule qui vaille, selon elle, dans un monde où nul ne peut échapper à Google, beaucoup trop puissant et profitable. L'objet technologique est toujours à la fois remède utile et poison dangereux. Pharmakon disaient les Grecs. Pour ne rien perdre de cette ambivalence, Albertine Meunier se conforte dans sa position d'artiste absurde, dada, datadada, tadadatadatadatata.

Seize ans ont passé depuis la découverte. *My Google Search History* devrait s'étaler sur une dizaine de tomes, calcule l'artiste de 56 ans. Jusqu'à sa mort. Un vocable qu'elle fait résonner dans toute la largeur de son atelier parisien, moitié cabinet de curiosité moitié garage qui pue l'huile brûlée. Drôle d'autobiographie. Pourtant c'en est bien une, insiste-t-elle. À n'importe quelle page de n'importe quel tome, un énoncé bizarre du style « *duchamp comtesse polemique auteur fontaine* » la plonge instantanément dans le souvenir impeccablement restitué d'un week-end dans le Maconnais, quelque part entre mars et juin 2011.

Une autobiographie, d'accord, mais un journal intime, sûrement pas. Les quelques recherches très personnelles se trouvent noyées dans un océan de banalités. Google est avant tout pour elle un outil de travail. Son prochain geste artistique consistera peut-être à biffer le prosaïque pour ne conserver que l'intime, ne serait-ce que dans un seul exemplaire, pour découvrir la part de son âme qu'elle sacrifie à Google. L'équilibre serait sans doute très différent pour un enfant de la génération internet, qui demande tout à son téléphone dans un dialogue quasi intériorisé, jusqu'à nourrir ses fantasmes sexuels ou poser des questions sur sa santé. Accepteraient-ils de rendre publique cette Google Search History ? Sûrement pas, et c'est l'arme la plus puissante de Google, confie Albertine.

Au fond du fauteuil Louis XV décati, trônant au beau milieu de l'atelier, son corps épais et son vaste sourire dont elle ne se départit jamais lui donne des airs du chat de Cheshire. Narquois et tendre à la fois. Comme un enfant. Si philosophe derrière ses airs plaisantins. Beaucoup plus que tous ces importants à la mine grave. Plus de planète, plus d'absolu, plus d'éternité, plus rien

POSTFACES

que leur monde affreux où les gens se pendent comme de la viande et ne rient plus devant l'inénarrable spectacle de la vie. Albertine Meunier, artiste ou ingénieur ou chat de Cheshire fantasque, vous empoigne et vous jette au dehors de votre existence ronflante. L'infini pouvoir des gens qui créent.

Imagine prompt: Punchy and floppy culture © Albertine Meunier & Midjourney



LES SEULES DATA QUI CONTENT SONT LES DATA DADA

Ariel Kyrou

Essayiste dadaïste ayant notamment commis les bouquins *Dans les imaginaires du futur* et *ABC Dick* (ActuSF, 2020 et 2021) et incidemment *Google God* (Inculte, 2010)

Un vrai livre à l'ancienne.

Vous n'avez plus trop l'habitude de couper les pages. Vous ne l'avez peut-être même jamais fait. Un coupe-papier pour déchirer certains bords en haut, et d'autres sur le côté ? Mais c'est quoi, un coupe-papier ? Pourquoi pas une scie à bois ? Faute de mieux, vous prenez un couteau aiguisé, habitué à l'ananas, au mangoustan et au saucisson terriblement sec. Dingue, non ? Préparer un bouquin comme si vous alliez l'assaisonner, le tremper dans la sauce de soja ou de l'encre de sèche, et puis bien sûr le déguster.

L'objet livre est un drôle d'animal, déjà cuisiné le plus souvent, un peu comme les plats frigorifiés pour paresseux de la popote du capitaine Picard. Sauf que celui-là, *My Google Search History*, sous-titré « June 21, 2022 - Sept 21, 2016 », est brut de décoffrage. Genre : pendant six ans à peu près, l'autrice au nom de paysanne proustienne a tapé chaque jour ou presque ses recherches sur le moteur qu'on a toutes et tous sur notre ordi, notre mobile ou notre tablette... Vous savez, ces bestioles à écrans, extractivistes et hyper capitalistes, qui mettent le brin dans nos neurones et collent à nos doigts, à nos yeux, à nos oreilles et donc à notre cerveau... La hackeuse du quotidien a enregistré l'ensemble de ses data sans exception, accumulation a priori sensée de 0 et de 1 mutée en liste insensée de mots, de localisations et de rebonds sous un même format si contemporain. Autrement dit, Albertine Meunier a créé un livre du XIXe siècle à découper avant lecture, sommet de l'esthétique du monde de l'impression de grand papa. Elle a demandé à un imprimeur de poser sur du bon vieux papier l'archétype même de l'absurdité de l'humain numérisé à n'en

TOME 3 2022

plus finir de l'ère du sans papier avec l'aide de gros serveurs – qui ne sont plus les serviteurs d'antan de la gente noble ou argentée, domestiques froids répondant à vos moindres demandes pratiques au jour le jour, mais des gros blocs chauds figés et d'ailleurs très moches stockant des données à grande distance de votre nez de plébéien plus ou moins bien luné.

Bienvenue dans un monde retrouvé, où LA SEULE DATA QUI CONTE EST DADA.

Le data dada dégingandé de *My Google Search History* est indéniablement imbibé de l'esprit d'absurdité savoureuse du mouvement dada, né vraisemblablement au début février 1916 dans une salle ou arrière-salle d'une auberge de Zurich, baptisée pour l'occasion Cabaret Voltaire. Avec Hugo Ball en costume de maître cuisinier cubiste qui glossalise comme le feront 63 ans plus tard les Talking Heads dans le tube dada pour clubs néo-dada « *I Zimbra* », et puis dès les moments inauguraux ou un peu plus tard dans le temps des aventures dada le traqueur de hasards Hans Arp ; la danseuse et sculptrice de la cohérence incohérente Sophie Taeuber ; le dadasophe du photomontage Raoul Hausmann ; la colleuse d'extraits de journaux et magnifique pirate dada cyborg Hannah Höch ; le poète bientôt surréaliste, déjà déserteur et anticlérical Benjamin Péret ; ou parmi d'autres allumés illuminés et parfois oubliés le créateur au monocle du manifesta dada, Tristan Tzara – dont je salue régulièrement la tombe sans croix et avec un petit arbre au cimetière du Montparnasse lors de balades où j'honore également, à une quinzaine de mètres de lui, la plaque lilliputienne, les plantes envahissantes, les infimes pierres, objets et personnages de la toute dernière demeure, non simulée, elle aussi sans croix ni simulacre du sociologue et philosophe hérétique (non strictement dada) Jean Baudrillard qui clamait la nécessité de « réinventer le réel comme fiction ».

Rejouer dada à la lettre serait nul, vain et sans intérêt. L'essentiel, pour le réinventer à tout moment, consiste à partir de son quotidien trivial. L'idée, dada zen dirait peut-être John Cage, compositeur du plus bel inécoutable, est de dénicher d'abord sa plus grande banalité à soi et accessoirement aux autres, au cœur de son époque tout de même, pour mieux en mettre en scène le ridicule le plus délicieux mais surtout le moins grandiose. Or qu'y a-t-il aujourd'hui de plus proche de cette définition floue ? Nos très chères data. Car

ces choses numériques-là sont à la fois cruciales et insignifiantes, chassées alors qu'évanescences, désirées par les gros méchants du capitalisme prédateur et pourtant d'une inutilité vitale flagrante. D'essence mathématique, surnoise et créline, une data ne se mange pas et ne fait jamais l'amour... à moins qu'elle ne soit dada. Mais gare ! Pour qu'elles soient effectivement dada et non gagas, pétillantes et vraiment pas péteuses, il convient d'éviter toute intervention de caporal chef ou de chef à plumes sur nos data qui se doivent de rester tout aussi ras-des-pâquerettes et bisounours que celles d'Albertine Meunier, héritière improbable, non revendiquée et en mode net art du LHOOQ de Marcel Duchamp et de son compère ès machines célibataires Francis Picabia. À l'instar de son illustre prédécesseur dada de 1916 à 1921, le monde data dada ne supporte guère les hiérarchocrates, les ploutocrates, les normopathes, les machocrates, les comptabilocrates et leurs émules des startups prétentieuses ou des sociétés à l'imagination flétrie.

D'une guerre trop réelle à la nôtre en mode numérique, des tranchées au Covid, de la bêtise nationaliste au réchauffement climatique, dada détruit tout pour que tout renaisse. Il fout le brin et transmute les valeurs surannées d'hier pour permettre aux joyeuses luronnes de demain d'en bricoler d'autres.

Du 21 juin 2022 au 6 novembre 2006, par ordre chronologique inversé selon les non-règles du monde data dada, les trois volumes de *My Google Search History* ne sont évidemment pas à lire du début à la fin, selon une méthode linéaire et scolaire. Il en est ainsi des quêtes promptes ou impromptues d'Albertine, de la même façon qu'il s'avère pour le lecteur quasiment infaisable de lire sagement, dans l'ordre, les deux volumes et presque mille cinq cents pages de la version française de L'Exégèse de Philip K. Dick, plongée littérale dans les notes quotidiennes et donc dans la tête de cet écrivain de science-fiction foutraque quelque part entre son épiphanie de février-mars 1974 et son décès huit ans plus tard. Non, l'enjeu de la lecture dadaïste des data Google de l'artiste numérique d'aujourd'hui comme de celle, mystique et tout aussi libertaire de l'auteur visionnaire d'hier, est d'y piocher régulièrement des mots selon ses diverses humeurs pour en suivre les chemins et surtout laisser son imagination opérer.

Prenons ce mot choisi pas tout-à-fait au hasard parmi tant d'autres : « *dada* ». Splendide promesse du sommaire, annoncée page 355 : « *À Dada ! Shaddock sur le palais royal* »... Et puis, au petit bonheur la chance de ce que tape Albertine sur son clavier : « *google trad . datdada . 92320 Châtillon* » ; « *datadada . casquette personnalisée* » (je la veux) ; « *DADA . banque postale* » (une banque dada, enfin !) ; « *bouroullec mobilier . data- dada . café . Marseille* » (mais qu'est-ce donc que ce bouroullec data dada qui prend son café sur le Vieux-Port ?) ; « *data dada . datapepette . albertine meunier datapepette* » (serait-ce en lien avec la banque postale dada ?) ; « *data dada . quality mini speakers . speed test . tfc gvhbjnk l* » (j'adore la conclusion en variante du Klingon) ; « *ladybird . logo datadada . albertinemeunier youtube . ia albertine meunier . ia albertine mejnier . je secoue le monde . scoubidou vod* » (il s'agit sans aucun doute de la transformation de l'artiste, sous forme de femme oiseau, en mejnier par la grâce data dada de son IA en colère contre YouTube, qui secoue le monde grâce à l'invasion surprise d'une horde de scoubidoues sauvages) ; « *bon marché . banque postale . dada est officiellement mort . Pegmen et le livre ! . dada est mort dada vaincu . dada est mort . connect wacom tablet to mac* » (sans commentaire, car l'assassinat de dada par la banque bon marché et la tablette Apple est trop tragique) ; « *datadada . demande MDPH val de marne* » (j'espère que malgré les embûches l'héroïne ne meurt pas à la fin) ; « *datadada . steak au poivre* » (je vous le disais : seules les data dada sont capables de manger, miam !) ; « *Figaro data dada* » (plein de dada dans ses data ? Voilà bien la seule façon de supporter ce journal-là) ; « *alfred jarry text . google dataset . dataset text . dada text dataset* » (Le Père Ubu dans les data de Google) ; « *datadada vimeo . internet me gonfle datadada . internet me gonfle . (Position actuelle) -> Galerie d'art de la Ville de Créteil* » (la galle rit et se moque de l'internet gonflant) ; « *a dada . devise shaddock* » (Et les Shadoks pompaient sous le regard des Gibis, l'esprit dada ne meurt jamais) ; « *Nuit Dada 2.0 au Cabaret Voltaire . Dada, c'est l'anti-efficacité . Plus dadaïste que les dadas . Dadas de datas . Données à voir : regards d'artistes contemporains . Les données au service de l'art . Albertine, une artiste dadaïste qui taquine Google* » (note spirituelle et taquine, optimiste car l'émulsion dada ne croupit jamais) ; « *poule aud oeuf d oe datadada . ecran d'eau interactif* » (ah si le numérique pouvait être toujours aussi poétique !) ; « *0 chiffre superstition . dada broie tout . dada est mort vive dada* » (parce qu'un dada mort est un dada plus vivant que n'importe quelle data sans dada, et que c'est bien de terminer ce tour de chauffe par une assertion pleine de promesse)...

Data dada et son sosie dada data sont des filtres pour se bercer de contes pluriels sans compter. Ce sont des bugs contre les croque-morts de l'emploi, de la croissance et de la survie comptable. Des farces pour amateurs et amatrices de vies débridées plutôt que de survie capitaliste, de verve transrationnelle plutôt que de verbe rationalisant. Des effondrements sans s'effondrer pour renaître dada. Bref, le monde data dada est ce que chacun et chacune de vous en ferez en lisant des bouts de *My Google Search History* puis en fermant les yeux pour nous inventer de nouveaux mondes rigolos et utopiques.

LA POULE AUX ŒUFS D'OR ET LA COQUILLE VIDE

Stéphanie Lemoine

Journaliste

Si internet était un théâtre, les réseaux sociaux en seraient la scène et Google les coulisses. Dans l'éventail des usages du web, la requête adressée au moteur de recherche est un peu l'envers du post ou du commentaire : une routine intime, exécutée pour soi seul.e, sans masque ni mise en scène. À l'abri des regards, on peut tout formuler, on ne pèse pas ses mots. La seule réserve de rigueur tient à l'exploitation possible des données que l'on confie aux algorithmes. « *Ma data est une poule aux œufs d'or* », rappelle ainsi le manifeste DataDada.

Alors forcément, publier in extenso l'historique de ses requêtes Google comme le fait Albertine Meunier depuis 2006 est a priori le comble de l'exhibition. La moindre des précautions consisterait plutôt, comme nous le faisons tous, à effacer l'historique. L'artiste semble d'ailleurs le mesurer, puisqu'elle multiplie les parades aux indiscretions. Non seulement elle adopte un pseudonyme, mais les trois tomes de *My Google Search History* sont livrés non rognés. De toute évidence, ce ready-made au long cours n'est pas fait pour être lu. Parce qu'il est édité à tout petit tirage, la tentation est grande de le classer dans sa bibliothèque comme un objet de collection susceptible de se dévaluer sitôt qu'on en découpe les pages pour en déceler le contenu. D'ailleurs, avant que l'artiste ne me confie l'écriture de ce texte, j'ai procédé de la sorte avec le tome 2 qu'elle m'avait offert : j'en ai inspecté les rares textes lisibles sans coupe-papier et n'ai pas été fouiller davantage. Sans la sollicitation d'Albertine Meunier, je n'aurais pas non plus entrepris de lire intégralement le troisième volume de ce curieux carnet de bord.

Autant le dire tout de suite : s'il n'avait des effets sédatifs évidents (plus d'une fois, je me suis fait la réflexion que ce serait un ouvrage à prescrire aux insomniaques), je dirais que sa lecture n'a pas été de tout repos. Le tome 3 de *My Google Search History* est aride, puisqu'il ne satisfait à aucune convention littéraire et ne ménage pas son lecteur : son contenu est antéchronologique, éditorialisé à minima et simplement classé par périodes d'un mois en une succession de chapitres aux titres très dada. C'est aussi un texte déceptif. Je croyais y trouver quelque chose comme l'équivalent numérique des *Confessions*. J'espérais même y lire des confessions plus sincères que celles de Rousseau, puisqu'en plus de « *dire le bien et le mal avec la même franchise* », le livre d'Albertine Meunier évitait l'écueil pointé d'emblée par son illustre prédécesseur : la tentation de recourir à « *l'ornement* » pour « *remplir un vide occasionné par (un) défaut de mémoire*. » Bref, je croyais y trouver une réponse kaléidoscopique et exhaustive à cette question indiscrète : qui est Catherine Ramus ?

Mais au lieu du grand déballage intime espéré, j'y ai essentiellement lu ce que je savais déjà. *My Google Search History* est un écho du personnage public Albertine Meunier. S'il s'agit d'un autoportrait, c'est avant tout celui d'une artiste au travail. Le début du tome 3 (soit, chronologiquement, la période la plus récente) témoigne ainsi de son intérêt croissant pour l'univers de la blockchain. Il déroule une litanie de « *Metamask* », de « *Tezos* », de « *KnownOrigin* », de « *Larva Labs* », de « *Rarible* », de « *cryptovoxel* » et d'autres requêtes si absconses qu'il m'a parfois fallu questionner Google pour en élucider le sens. Plus largement, l'opus croise les activités d'une collectionneuse de crypto art, d'une créatrice de NFT (« *conversion gif to mp4* », « *conversion mov to gif* », « *conversion mp4 to gif* », « *convertir mov to mp4* »), d'une artiste un peu dada (« *quel bruit fait la vache* ») et d'une curatrice attentive à son e-reputation (comme dans les tomes précédents, la requête « *Albertine Meunier* » est un leitmotiv), comme à celle de sa galerie et des artistes qui y sont présentés. Bien sûr, le tome 3 de *My Google Search History* dévoile aussi quelques bribes de vie privée. On y apprend que son autrice habite à Vitry, qu'elle traîne pas mal rue de Lancry mais va souvent en Bretagne et s'enquiert alors de la météo. Il se pourrait même qu'elle ait une résidence secondaire à Trébeurden dans les Côtes d'Armor, faute de quoi on s'explique mal les requêtes de type « *IKEA* » ou « *Sanitaire - Chauffage - Plomberie Lannion* ». Elle se démène avec l'URSSAF, sa déclaration de revenus et ses points retraite, a un compte au Crédit Mutuel et un abonnement chez Orange. Elle aime bien manger au restaurant puisque le texte est truffé d'adresses gastronomiques à Paris et ailleurs. Ce qui ne l'empêche pas de cuisiner à l'occasion, surtout pendant le confinement du printemps 2020 où elle s'est enquis de la recette de la tarte aux pommes, de celle des aubergines grillées au four, du soufflé au fromage ou du croquant aux amandes. A cette occasion elle a aussi suspendu un peu le cours de ses routines professionnelles, regardé beaucoup de films et de séries et étoffé son répertoire de chansons françaises à la guitare. Pour le reste, rien ou presque n'a filtré sur Google d'une inquiétude ou même d'un besoin de sonder cet événement planétaire que fut l'irruption dans nos vies du Covid-19. Rien, si ce n'est deux requêtes le 20 avril 2020 : « *deces coronavirus france* » et « *deces coronavirus etats unis* ».

D'une manière générale, les questions existentielles et celles qui attestent d'une volonté de sonder le monde sont rares dans ce tome 3. Des notations telles que « *Les machines peuvent-elles penser* », « *une machine peut-elle créer et ressentir des émotions* », « *intelligence artificielle débat* » ou « *quand notre monde est devenu chrétien* » y dénotent même un peu au milieu des requêtes usuelles de l'artiste. Tout comme une poignée d'expressions cocasses, enfantines ou franchement absurdes, de « *666 et Google* » à « *saucisse volante* » et « *tête a toto* », du cryptique « *elle a pas osé le faire comment elle va elle était dans le coup la Daniel c'est la chatte à la méchante* » (on suspecte une dictée de poche), à « *p***** j'ai hâte de vous j'ai hâte de voir* » et « *tralalala. Tralala a tchik a tchik a tchik aïe aïe aïe*. »

Ainsi, au fil des pages, Google apparaît bien moins comme un confident ou un moyen d'étancher sa curiosité que comme un assistant du quotidien. C'est un dispensateur d'adresses et de modes d'emplois, voire un bottin mondain où en savoir plus sur tel artiste ou telle rencontre professionnelle, en aucun cas le reflet des états d'âme de Catherine Ramus. Au cours d'un déjeuner rue de Lancry dont l'écho figurera peut-être au début du tome 3, celle-ci me confiait d'ailleurs combien ses rares relectures de *My Google Search History*, du dernier volume surtout, la faisaient un peu « *flipper* ». Selon elle, l'ouvrage n'est certes qu'un reflet partiel de ses activités en ligne, mais c'est un reflet peu flatteur : elle y voit l'écume d'une vie « *riquiqui* » et de préoccupations terre-à-terre, franchement médiocres. La poésie décelable dans le tome 1 aurait même pris congé. Elle aurait cédé le pas à une litanie quasi robotique de requêtes utilitaires, dont la banalité ne serait qu'affligeante si n'y affleurait le constat désolé d'une dispersion croissante.

Alors forcément, après avoir déchiré une à une les pages de *My Google Search History*, je me suis sentie un peu comme le héros de la fable qui, en dépeçant sa poule aux œufs d'or pour accroître sa fortune, y découvre un simple corps de chair. Si vous lisez ces lignes, c'est que vous avez vous aussi commis l'erreur de céder à la curiosité en découpant avec plus ou moins d'adresse les pages non rognées du livre. Il est donc trop tard pour vous prodiguer ce sage conseil : n'ouvrez pas le tome 3 de *My Google Search History* ! Laissez-le plutôt reposer sur une étagère dans votre bibliothèque comme un objet de collection, pour vous épargner la déconvenue de constater que la poule aux œufs d'or couve une coquille vide. À moins, bien sûr, que vous ne soyez insomniaque.

POSTFACES



/imagine prompt: Reboot sur NFT GARBOLGY © Albertine Meunier & Midjourney

MY GGLSRCHHSTRY 3.0

Clément Thibault

Auteur, curateur

Je pense qu'une quintessence de l'art est atteinte par les œuvres dont la forme est simple, voire un brin austère, mais qui ouvrent des grandes portes, pour la perception comme le sens. Quand ça n'a l'air de rien en fait, mais que c'est beaucoup ; des œuvres, on se dit qu'on aurait pu passer à coté, ne pas les remarquer, et qui tracent pourtant un sillon durable et fertile dans notre esprit. Ces œuvres, ce sont des fantômes ; elles sont au bord de ne pas être, mais elles nous hantent, elles vivent en nous. Ainsi en va-t-il des tracés digitaux dans la boue jamais sèche de la grotte Chauvet ; de la peinture des sages, qui avec l'âge ont dépouillé leur geste de tout ce qui était inessentiel, pour n'en garder parfois qu'un trait, mais un trait qu'est un monde ; de Francis Alÿs aussi, qui a fait de cette dialectique entre la précarité de la forme et la profondeur de sa signification une signature, et tant d'autres. Ainsi en va-t-il, également, de *My Google Search History* d'Albertine Meunier.

Dans sa version en ligne, c'est une simple page html qu'on peut scroller (presque) indéfiniment. Papier, ce petit livre, déjà sa troisième édition, eh bien il n'a l'air de rien. Un amas de mots, égrenés les uns derrière les autres, consignés chronologiquement, sans phrase, si ce n'est des titres un peu dada, comme tout ce que fait Albertine Meunier est un peu dada. « *Toto d'un jour, Toto toujours* », « *Rien n'est fongible dans le Ctrl Shift* », « *Rari, glozo et guili-guili* ». Un livre, d'ailleurs, qui ménage une coquetterie de bibliophile, avec ses pages non coupées, à l'ancienne, quand on recherchait la mention « nc »¹, un parangon de l'élégance d'un autre siècle dans cet amas de requêtes du www. Mais ce choix curieux n'est pas anodin. albertine cache les pages comme l'ogre Google nous cache ce qu'il avale de nous. À propos de ces livres non massicotés, Italo Calvino écrivait : « *pour avancer dans la lecture, il faut d'abord un geste qui attente à la solidité matérielle du livre, pour donner accès à sa substance incorporelle.* »² N'y a-t-il pas là un écho du contrat faustien qui

parler de 2.0, et on nourrissait encore (un peu...) les espoirs des années 1990 d'en faire un lieu d'interconnexion des consciences, un espace libertaire, de contestation, militant. Saisir ce changement de paradigme à l'intérieur des internets, à l'instant même de son émergence, c'était une intuition d'artiste : la perception d'un signal infra-mince, la perception du monde qui change que l'on enclôt dans une forme ; l'outil déjoué, que l'on écarte de l'usage normal pour un pathologique signifiant. Le premier volume édité est arrivé quatre ans plus tard. « *When the Internet is less a novelty and more a banality* »³ pour reprendre les mots de Marisa Olson, théoricienne du post-internet. En 2010, notre dépit était déjà bien engagé, et ce premier livre m'apparaît comme une réflexion sur l'écriture du moi. Une manière nouvelle de penser l'autobiographie, à travers une modalité de notre être : ce qu'on cherche dans le Grand Index, et comment cela exprime quelque chose de nous. J'ai toujours trouvé que *My Google Search History* avait quelque chose d'extrêmement intime, presque impudique. C'est une mise à nue, dans laquelle on trouve aussi bien les errements existentiels d'albertine, les tracas de l'existence, la maladie, le taf, des conneries... les tâtonnements aussi : plusieurs requêtes qui tournent autour du pot avant que la réponse à la question soit (vraisemblablement) trouvée. Il y a là un renouvellement du genre de l'autobiographie à l'aune d'une modernité qu'est la nôtre ; ce livre est un vrai geste d'écrivaine. Une manière d'écrire procédurale, assez oulipienne, qui a abandonné la linéarité de la phrase et la narration du texte pour n'en garder qu'un aspect brut, non raffiné. Sans phrase, *My Google Search History* n'en dit pas moins beaucoup.

Quelques années plus tard, avec ce nouveau tome, quelque chose est apparu, diffus, mais omniprésent ; il y a eu un glissement thématique. Les NFT, et plus particulièrement le crypto-art. Les termes, les noms propres sont partout, reflet d'un changement aussi dans l'existence d'Albertine Meunier, et de la cure de jouvence qu'a représenté pour elle la blockchain, et son développement dans l'art. Loin d'y voir le relais de croissance financière d'un néo-libéralisme à bout de souffle, transfusé aux taux d'intérêt à 0 % pendant 15 ans, ce que sont les crypto-collectibles, albertine y voit, comme un retour. Les crypto-artistes, c'est une communauté, soudée, qui se déplace, qui tripe ; un retour à l'esprit du web des débuts, défricheur, curieux, nerdy, sans prise de tête. Une vie sous pseudo — l'artiste LuluxXX a refusé de participer à la vente aux enchères NFT de la maison Fauve pour garder l'anonymat parce qu'elle ne voulait pas donner son RIB me disait albertine — qui justement propose un contrepoint à l'identité dévorée par Google. Les temps changent, et l'esprit féroce critique du Livre laisse entrevoir un nouvel espoir peut-être... L'antidote est-il dans le poison ?

TOME 3 2022

nous lie aux CGU de Google ? Il faut sacrifier quelque chose, en l'occurrence notre intimité, afin de pouvoir utiliser le service. La forme est d'ailleurs tout aussi signifiante dans la version en ligne, avec cette page html qui n'en finit jamais. Ce qu'on appelle *infinite scrolling* fait partie d'un arsenal comprenant un nombre incalculable de techniques cognitives de rapt de l'attention. Le patron de Netflix, Reed Hastings, soulignait récemment que le véritable concurrent de sa plateforme n'était pas d'autres entreprises, mais le sommeil de ses usagers... et qu'il gagnait. Internet nous hacke littéralement le cerveau. Le *refresh* des réseaux sociaux, par exemple, joue sur les mêmes circuits de récompense et de sécrétion de dopamine que la manivelle des machines des sous — et rappelle d'ailleurs *Casino Las Datas*, un projet d'Albertine Meunier en collaboration avec Sylvia Fredriksson et Filipe Vilas-Boas où les visiteurs jouent leurs données personnelles dans des machines à sous. Ces techniques sont aujourd'hui pourfendues par certains de leurs inventeurs, des repentis, Tristan Harris ou Aza Raskin. L'*infinite scrolling*, lui, est connu pour neutraliser le jugement des usagers, qui continuent à consommer les contenus des plateformes sans même y penser, comme ça... ça nous arrive à tous. Son créateur, Aza Raskin, a calculé que sa trouvaille faisait perdre 200.000 vies par jour à l'humanité, tout cela pour pomper la data qu'on retrouve symboliquement dans *My Google Search History*. Ainsi, dans leur forme même, les déclinaisons du projet d'Albertine Meunier se font ainsi l'écho de ces entreprises de rapt de l'attention à des fins de collecte d'information.

Mais ce qui est signifiant, par-dessus tout, c'est la pugnacité avec laquelle Albertine Meunier mène ce projet depuis maintenant 16 ans. Chaque étape de *My Google Search History* s'est nimbée d'un sens nouveau parce qu'elle reflétait différents stades de l'évolution des internets. À l'origine du projet, en 2006, à l'instant où Google lançait le service Search History et commençait à stocker les données des internautes sans limite, c'était le véritable point de départ de son entreprise hypermnésique et prédatrice sur le monde. Quand on y pense, 2006, ça sonne comme la préhistoire aujourd'hui. L'iPhone n'avait pas encore été commercialisé, facebook était encore un site de rencontre d'adolescents attardés, et twitter gazouillait à peine. Internet n'était pas encore devenu cet hybride monstrueux d'hypermarché, de caméra de surveillance et de panneau publicitaire, ce n'était pas encore encore ringard de

1 — « Non coupé » | 2 — Italo Calvino, *Si par une nuit d'hiver un voyageur*. Éditions du Seuil, 1981 | 3 — Marisa Olson, « Postinternet » Foam magazine #29, 2012



LE GOOGLIN’ EMPORTE ENCORE LA MAJORITÉ

Alexis Jakubowicz
Écrivain, commissaire d'exposition

D’après la chronique, les Anglais ont voté, les Anglais ont googlé. Dans ce sens, et non l’inverse. Quelques jours après les résultats du Brexit, la presse internationale se faisait l’écho d’un Royaume pénitent, suspendu à un pic de requête sur l’Union européenne. L’information, dont on promet qu’elle est essentiellement émancipatrice, aurait manqué en l’occurrence, pour une partie des citoyens britanniques au moins, sa vocation démocratique. Le motif politique décrit le caractère performatif du moteur de recherche qui, dans un sens ou dans un autre, énonce ce qui se produit et produit ce qu’il énonce. Le Brexit met en évidence l’ambivalence que Google introduit dans nos vies. Son importance économique et sociale est simultanément dénoncée et validée par un topic qui porterait, a posteriori de l’acte référendaire, la culpabilité de millions de votants. En somme, et c’est le point de cette brève proposition, l’acte et la puissance s’opposent et se complètent dans le temps numérique, libéral par essence. Rien de mieux que la « recherche du bonheur » décrit ce paradoxe, puisqu’il suffit d’en frapper les termes à l’intérieur d’une *search box* pour exposer, exercer et entériner son droit inaliénable.

L’entreprise d’Albertine Meunier, pareillement, fait remonter à la surface la véritable nature de nos vies médiates où le silence de nos doutes et de nos faillibilités quotidiennes devient, sinon des évènements, des jetons pour l’histoire. Ainsi de l’historique — dont on voit qu’il est plus qu’un inventaire de métadonnées — qui peut être perçu et activé dans l’exercice d’une para-citoyenneté. Sa mise en transparence, par la présente publication, pastiche l’acte de déclaration de patrimoine auquel se plient nos hommes et femmes publiques. Le Googlin’ emporte encore la majorité.

DANS LE TOME 1 DE MY GOOGLE SEARCH HISTORY

Emmanuel Guez
Artiste et philosophe

Dans le Tome 1 de *My Google Search History*, à la page 54, Albertine Meunier a cherché google avec Google. Ce qui n’est pas connu de Google n’existe pas.

Dans le Tome 1 de *My Google Search History*, aux pages 9 et 134, Albertine Meunier s’est cherché elle-même. Albertine, une artiste dadaïste qui taquine Google 9 - *Le Monde*¹. « Car c’est moi que je peins », aurait pu écrire Albertine Meunier. Montaigne – *Autopacte*². Mais Albertine Meunier ne peint pas, c’est une artiste du Net (ou net artiste). Albertine - Albertine Meunier =+ou- Catherine Ramus³.

Dans *My Google Search History*, ce roman sans fin, à la fois allo- et auto-biographique, le moi d’Albertine Meunier est constitué de ses requêtes quotidiennes sur Google. Les recettes d’Albertine Meunier pour taquiner Google : Makery⁴. Google est l’écrivain fantôme et la machine biographique d’Albertine Meunier. Albertine Meunier — Wikipédia⁵.

Le Tome 1 de *My Google Search History* est édité avec des pages non-rognées, ce qui fait que les requêtes d’Albertine Meunier sont à la fois accessibles et dissimulées, comme son vrai nom. [5 résultats (1,11 seconde)]. Si Albertine Meunier est une artiste et une auteure, elle est aussi un personnage littéraire. [Environ 499 résultats (0,75 seconde)].

Je collectionne les œuvres d’Albertine Meunier. [Environ 20 900 résultats (0,69 seconde)]. Si vous vous demandez « Pourquoi Emmanuel Guez possède le 32 bis du tirage numéroté de *My Google Search History* d’Albertine Meunier », utilisez un moteur de recherche (le 16 juin 2016 à 10h30, Aucun document ne correspond aux termes de recherche spécifiés).

POSTFACES

Imagine prompt: Incompatibilités sur port usb © Albertine Meunier & Midjourney



Imagine prompt: Toto d'un jour, Toto toujours © Albertine Meunier & Midjourney



Collectionner les œuvres d’Albertine Meunier n’est pas sans souci. *La Prisonnière* / Chapitre 1 – Wikisource ⁶. Un an après que j’ai acheté un Angelino, une œuvre datée de 2009 et connectée à Twitter, Albertine Meunier m’informait de la nécessité de le « mettre à jour », car le réseau social avait changé son API. L’Angelino - Albertine Meunier ⁷.

En 2012, Twitter la modifiait de nouveau, incitant Albertine Meunier à réfléchir à la préservation de ses œuvres. « Dada-Data » : un cabaret documentaire confectionné par Anita Hugi et ...⁸ Comme les œuvres d’Albertine Meunier, l’œuvre d’art « numérique » est, malgré elle, d’une grande fragilité et son mode d’existence – 0/morte 1/vivante – dépend souvent des logiques industrielles. RSLN ⁹ | Un artiste du Net, c’est quoi ? Rencontre avec Albertine Meunier.

Tandis que Alphabet, la mère en capital de Google, rêve d’accéder à l’immortalité, l’œuvre d’Albertine Meunier est marquée par la vulnérabilité, qu’il s’agisse des œuvres elles-mêmes, rendues éphémères par l’obsolescence matérielle et logicielle, ou de la mémoire de l’artiste, qui, abandonnant le flux proustien et joycéen, explore son – c’est-à-dire notre – assujettissement aux métadonnées. [recherche associée : albertine meunier livre infini ¹⁰].

Dans le Tome 2 de *My Google Search History*, Albertine Meunier a de nouveau cherché google avec Google.

1 — http://mobile.lemonde.fr/pixels/article/2014/12/15/albertine-une-artiste-dadaiste-qui-taquine-google_4540933_4408996.html | 2 — <http://www.autopacte.org/Montaigne.html> | 3 — <http://www.albertinemeunier.net> | 4 — <http://www.makery.info/2016/05/24/les-recettes-dalbertine-meunier-pour-taquiner-google> | 5 — https://fr.wikipedia.org/wiki/Albertine_Meunier | 6 — https://fr.wikisource.org/wiki/La_Prisonni%C3%A8re/Chapitre_1 | 7 — <http://www.albertinemeunier.net/angelino> | 8 — <https://leblogdocumentaire.fr/dada-data-dada-au-pays-des-data-un-cabaret-documentaire-confectionne-par-anita-hugi-et-david-> | 9 — <https://rslnmag.fr/un-artiste-du-net-cest-quoi-rencontre-avec-albertine-meunier> | 10 — <https://www.google.fr/search?client=firefox-b-ab&biw=1200&bih=663&q=albertine+meunier+livre+infini&sa=X&ved=0ahUKEwiCruLPsazNAhUIDxoKHTNyBjsQ1QlIXSgA>



/imagine prompt: non f***ing tangible © Albertine Meunier & Midjourney

UN TAS DE MIETTES DE PAIN N’A JAMAIS FAIT UNE BAGUETTE

Alexandre Léchenet
Journaliste

Les milliers de recherches d’Albertine Meunier se succèdent et ne font aucun sens. Certaines semblent se construire au fil de l’écriture. Ajoutant un mot à l’expression, dans une quête de précision défiant la qualité des réponses de Google. D’autres sont susurrées directement par la prédiction du moteur de recherche. Mais un tas de miettes de pain n’a jamais fait une baguette. Prises séparément ou alignées sur du papier, beaucoup de ces recherches ne sont comprises que par leur auteur.

L’historique de Google n’est plus seulement un inventaire de questions qu’on se pose. Remonter l’historique, c’est remonter les traces laissées par des petits cailloux au milieu de la forêt. Il est impossible de tout retenir, lisait-on dans le *New York Magazine* en juillet. Le cerveau humain préfère donc parfois déléguer la connaissance, surtout quand il sait à quel point certaines informations sont facilement accessibles. C’est l’effet Google. Notre cerveau ne retient plus ce qu’il sait avoir vu grâce à un moteur de recherche. Le cloud devient un appui pour le savoir. On ne sait plus, mais on se souvient du chemin qu’on a pris pour l’apprendre.

Beaucoup de ces recherches ne sont comprises que par leur auteur. Google cependant cherche à y mettre de l’ordre et dessine un utilisateur fantôme à partir des recherches. Le « moi » dessiné par Google correspond-il vraiment à notre vrai moi. Il y a dix ans déjà, en août 2006, AOL diffusait les historiques anonymisés de 650 000 utilisateurs. Certains furent identifiés grâce à leurs recherches. L’utilisateur 927 avait cherché de nombreux moyens de se débarrasser de sa femme. Il est devenu une pièce de théâtre. L’utilisateur 711391 s’inquiétait de l’Alaska, de ses chaussures. Il a eu droit à un mini-film. L’utilisateur Albertine Meunier en a fait un livre.



/imagine prompt: Le hic de la pomme de terre © Albertine Meunier & Midjourney

POSTFACES



ALBERTINE, L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE ET LES CARCASSES

Claire Richard

Journaliste

Le tome 1 provoquait des questions sur l’avatar, la surveillance, la traque, l’obfuscation.

Au tome 2, on ne voit plus que la masse. La quantité de données qu’on devine et dont ces recherches ne sont que la partie émergée, qui ne cesse de croître, sidère.

On cherche des questions mais on ne voit plus que la matière : *bits* après *bits*, ces données qui se sédimentent comme un récif, dans les profondeurs silencieuses des data-centers.

Ces récifs nous coupent un peu la parole. Car à dire vrai ils ne sont plus conçus pour nous.

Quand Albertine a commencé à télécharger ses historiques sur Google, elle raconte que le service offrait des façons d’en faire du sens : des stats, des graphes pour visualiser des tendances, des thèmes... L’interface a changé : il n’y a plus de graphe et il faut télécharger ses données en plusieurs fois. Faire sens pour l’utilisateur n’est plus la priorité. D’ailleurs les données se téléchargent en format json, un format de données brutes qu’il faut traiter par un programme pour que nous autres les carcasses puissions les lire.

Autre signe que ces données sont tournées vers, conçues pour, adressées à d’autres logiques : logiques-machines, œil machine, intelligence-machine.

*

« L’intelligence artificielle sera la version ultime de Google. Pour avoir un moteur de recherche parfait il faudrait qu’il comprenne tout sur le web. Il faudrait qu’il comprenne exactement ce que vous voulez, et vous amènerait la bonne information », dit en 2000 Larry Page , l’un des fondateurs de Google.

L’intelligence artificielle est le but avoué de Google : des intelligences-ma-

TOME 2 2016

chine, capables d’apprendre par elle-même à partir des formes syntaxiques que nous avons produites. Les chercheurs de Google nourrissent de milliers de romans à l’eau de rose pour développer leurs intelligences artificielles en devenir. Google Traduction se base sur les milliers de documents officiels de l’ONU.

Les recherches d’albertine, de quelle intelligence-machine seront-elles le substrat ?

*

Ce tome 2, c’est encore la zone intermédiaire. Ici encore ça cohabite : les carcasses et les devenirs-machines. Les affects et les corps se traduisent en traces, en patterns, des logiques-machines et sont reprises par Albertine, qui les télécharge, les traite et en fait des livres accessibles à nous autres.

My Google Search History c’est un document pour pouvoir dire dans des décennies où était en 2016, la lisière entre l’humain et le non-humain. Un souvenir, une archive, peut-être une preuve un jour (mais de quoi ?)

*

Pendant qu’on parle, des intelligences-machines sont peut-être déjà en train de naître dans les données-récifs d’Albertine, hackant ses requêtes pour y creuser, des tunnels et des boutures, et faire naître de nouvelles logiques imprévisibles et poétiques.

(si on a de la chance) (*fingers crossed*)

*

L’époque est difficile à penser mais il faut la trouver passionnante, dit Albertine. Car sinon on est foutus.

LE SON DE LA CURIOSITÉ HUMAINE

Joanne McNeil

Écrivaine, spécialisée dans les liens entre la technologie et les arts, la politique et la société

Clic clic. Tap tap tap. Clic. Tap tap tap tap.

Voici le son de la curiosité humaine en action. Les doigts tapotent les touches du clavier. Les yeux sont fixés sur l’écran. Mais le regard est vide. Les gens font des recherches sur l’internet car ils ont des questions plein la tête. Le monde est rempli de questions sans réponses. Des questions sans fin. Et les réponses que nous offre le web — convaincantes ou non — sont tout aussi infinies.

Tap tap tap. Clic. Tap tap.

Retour arrière. Retour arrière. Retour arrière. Tap tap tap.

Habituellement, les mots tapés dans un moteur de recherche s’évaporent aussi vite que le bruit d’une touche de clavier dans l’air. Mais nous cherchons. Il y a les réponses trouvées que l’on mémorise, et celles qu’on oublie. Sans parler des questions dont on ne se souvient plus. Qu’est-ce qu’on cherchait, déjà ?

Albertine Meunier a sauvegardé l’historique de ses recherches dans les pages de ce livre. Épinglées tels des papillons, nous contemplons ses questions. Toutes ces choses qui la turlupinent. Qui sait ce qu’elle en a retenu. Ce n’est que le témoignage brut de ses interrogations à un instant T.

Tap tap, Retour arrière, retour arrière. Tap tap tap.

Jour après jour, Albertine Meunier s’en pose, des questions. Voici son carnet de voyage, plusieurs années d’exploration de l’internet. Ses secrets, ses envies, ses interrogations. Ce sont les archives de ses désirs. Que lui passait-il par la tête lorsqu’elle n’avait pas de clavier sous la main ? Y a-t-il des choses qu’elle n’a pas osé demander à l’internet car elle ne lui faisait pas assez confiance ?

Sélectionner. Effacer.

Clic clic. Tap tap tap. Clic. Tap tap tap tap.

l'imaginer prompt: Le hic de la pomme de terre © Albertine Meunier & Midjourney



On se rappelle de nous à travers les traces que nous laissons.¹

L'EMPREINTE DES DÉSIRS D'ALBERTINE MEUNIER

Margherita Balzerani

Commissaire d'exposition, critique d'art

Le Temps passe, et peu à peu tout ce qu'on disait
par mensonge devient vrai.²

Entre chagrin et oubli,
le désir prend forme dans un portrait

6 novembre, 2006. Albertine Meunier est « + ou - Catherine Ramus, une artiste pas nette. » Albertine est le plus de ce moins de Catherine. Grâce à ses voyages immobiles à travers le réseau, Albertine « toujours pas disparue », part à la recherche incessante du temps perdu de Catherine. Catherine Ramus est une fugitive, dont Albertine Meunier cherche ce qu'il lui manque. Chaque jour, comme une Parque elle tisse par le biais de la machine une couverture sous forme d'une histoire cadénassée. Albertine Meunier a des désirs. Le désir, propre à l'humain, reste inassouvi. Le désir est la recherche de ce qui manque, ce vide à combler en permanence et jamais satisfait. Les mots composent l'histoire des désirs d'Albertine. Albertine est un fleuve, une rivière de mots. *My Google Search History* est une œuvre qui se compose des recherches d'Albertine Meunier dans *Google* depuis le 6 novembre 2006 et jusqu'au 7 janvier 2011. *Google* devient un réceptacle permettant d'entreposer ses souvenirs et de les consulter ultérieurement. C'est un lieu de mémoire, un palimpseste, l'expression d'une sédimentation de soi, où le moi se dissout, se noue, se met à nu.

My Google Search History est un acte silencieux de désobéissance contre la disparition. À l'instar d'un autoportrait, l'œuvre représente l'artiste comme une identité qui n'est pas donnée mais qui se déploie sous forme d'un processus cumulatif. Dans une lecture du web sémantique, les mots ou les choses cherchées forment des *empreintes mémoire*, des traces qui se succèdent et s'entremêlent dans une temporalité persistante, une cadence systémique, et qui composent l'histoire. Un *flash back* temporel, un cinéma de la mémoire qui se déroule au gré des micro-événements de la vie de l'artiste. Dans *My Google Search History*, Albertine Meunier se donne à travers ses données, par une appropriation d'une identité narrative au sein d'un espace partagé. Le désir s'enrobe des mots. La substance mouvante du désir, à la fois liquide et gazeuse, est contenue dans une identité constamment mise à jour, au caractère provisoire, modulable à l'infini. Albertine Meunier est une identité fluide. « L'identité se présente à nous comme quelque chose à inventer plutôt qu'à découvrir, comme un horizon de pensée, fabriquée de toutes pièces ou choisie parmi plusieurs alternatives, et pour laquelle il faut se battre, qu'il faut protéger. Or si nous voulons reporter ce combat, il faut venir à bout de cette dimension précaire et à jamais inachevée »³. Initier une recherche c'est être vivant, ne pas cesser d'exister. Albertine Meunier laisse des traces derrière elle, une succession sans rupture comme une trame ininterrompue des souvenirs. Albertine se retrouve, se manifeste dans une épiphanie numérique sous forme de mots et si «les identités sont faites pour être endossées et exhibées, mais non pas conservées» au-dessous du désordre du monde, elle surgit et tisse une couette où se loger.

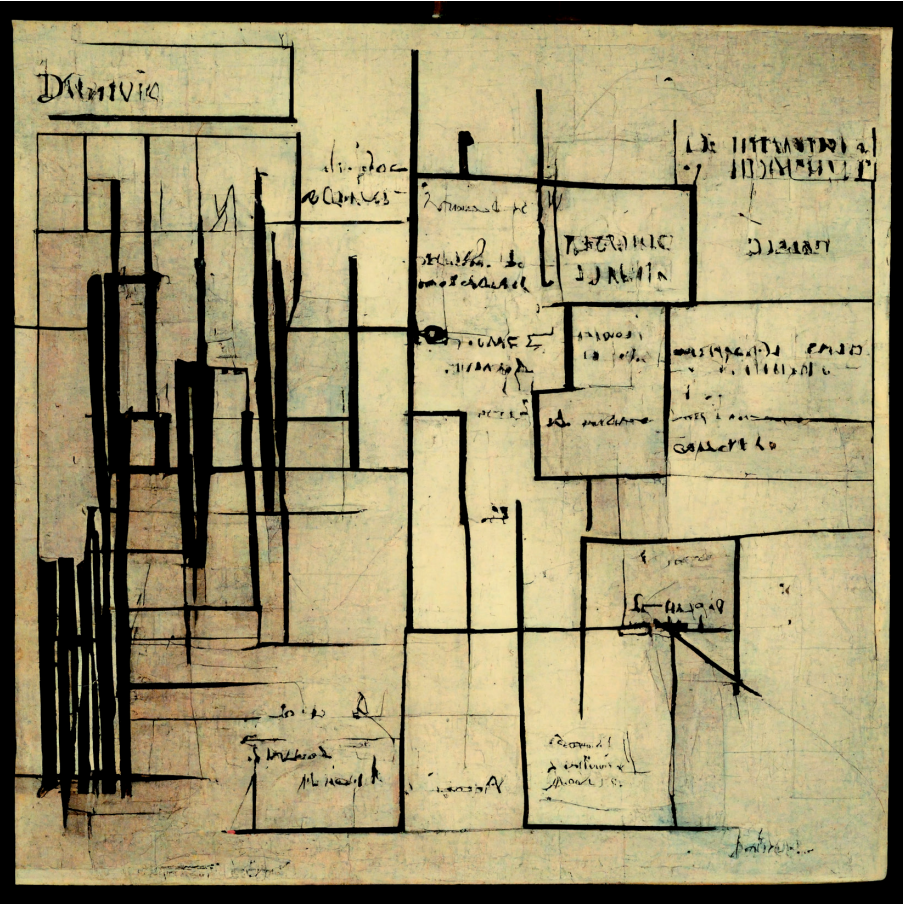
Parfois je le heurtais dans les rues obscures du sommeil.⁴

L'*opera infaticabile* d'Albertine Meunier.
De l'éternel retour au mouvement à la vie

My Google Search History est une œuvre qui s'inscrit dans la mouvance des dernières créations d'Albertine Meunier : *l'Angelino* (2009), *Around the world. Je marte-*

POSTFACES

Imagine prompt: (Position actuelle) ligne du temps © Albertine Meunier & Midjourney



Imagine prompt: Mot en ette © Albertine Meunier & Midjourney



lais sans cesse, (2009), *À petits pas vers l'Annonciation*, (2010) qui sont liées à une dynamique circulaire. La figure de l'*ouroboros* en demeure à l'origine, le serpent qui se mord la queue représentant la mécanique humaine du cycle de la vie. Ces œuvres tout comme *My Google Search History* engendrent une répétition obsessionnelle qui se déploie en boucle avec la temporalité d'un *moto perpetuo*. Albertine Meunier «tourne en rond», cherche sans cesse, produit une *opera infaticabile*, une œuvre infatigable, qui se répète à l'infini et qui n'est jamais assouvie. Son historique se met en scène comme un cadavre exquis sur le web. Il est le fruit d'une activité oisive, un remède à l'ennui, une activité qui couvre la vie. Comme le dit Pessoa pour l'écriture: «L'ennui du constamment nouveau, l'ennui de découvrir sous la différence des choses et des idées, la permanente identité de tout, l'éternelle concordance de la vie avec elle-même, la stagnation de tout ce que je vis, au premier mouvement tout s'efface»⁵, l'œuvre d'art est alors un remède contre ennui d'exister. *My Google Search History* en ligne est alors peut-être un moyen pour se battre contre l'usure du temps, puisqu'il rythme le temps qui passe par la trace sur le web. *My Google Search History* présente un fond noir, minimal et macabre sur lequel les recherches d'Albertine Meunier se déploient sous forme de mots et se succèdent à l'instar d'un manège.

Un rappel au *Carré noir* (1915) de Kasimir Malevitch affirmant déjà dans sa quête de l'absolu, une peinture de pure sensation, qui par une posture iconoclaste faisait référence à une vision globale du monde et à la pure jouissance de l'immatériel. Dans *My Google Search History* en ligne, une voix de synthèse informatique, sans emphase et déshumanisée, lit comme une litanie religieuse les mots qui se succèdent sur fond noir avec un rythme rapidement envoûtant. Cette redondance rappelle le pouvoir d'hypnose de la répétition, exploré dans les premiers pas du cinéma expérimental du *Anemic Cinéma* (1926) de Marcel Duchamp, grâce auquel il annonçait ironiquement « la peinture est morte, qui pourra faire mieux que cette hélice ? » Albertine Meunier ex-pose dans *My Google Search History* sa question existentielle au dieu *Google*. Sur ce portail supposé omniscient, les « mots-clés » essayés représentent les tentatives actualisées d'Albertine d'accéder à l'Énigme, à cette réalité qui échappe toujours parce qu'ayant déjà eu lieu : l'origine de l'artiste même.

*Maintenant Albertine, lâchée de nouveau avait repris son vol.*⁶

Une œuvre enlacée entre les caprices du hasard et l'ennui d'exister

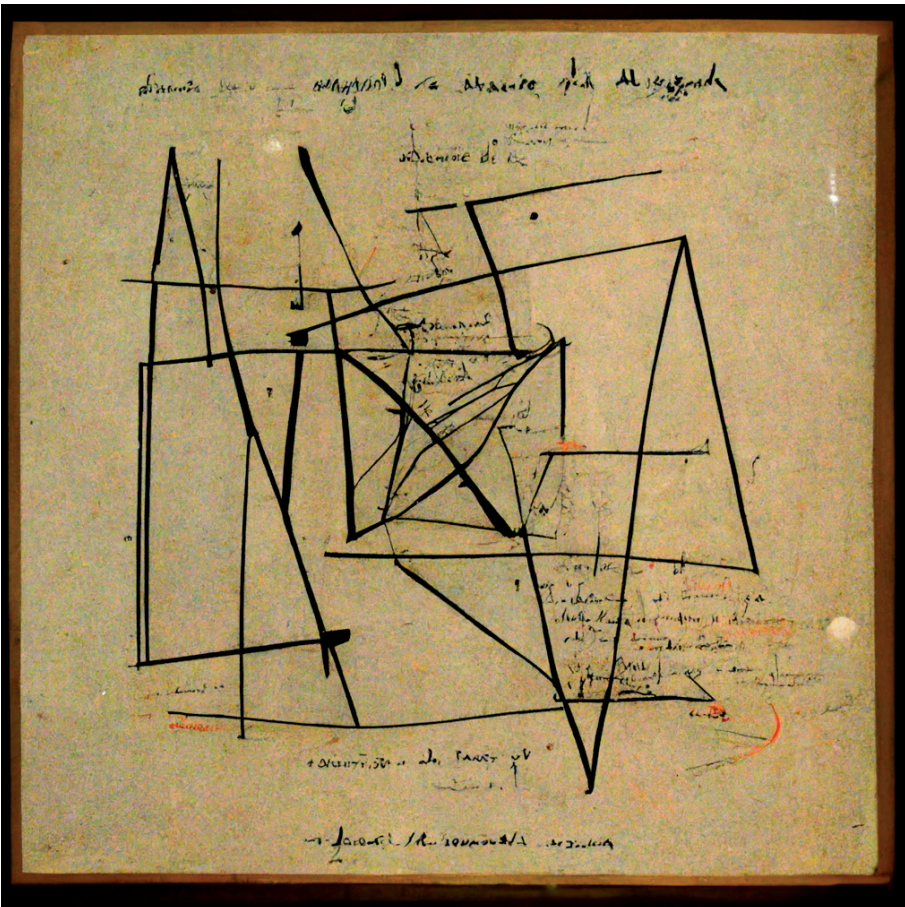
7 janvier, 2011. *My Google Search History*, une histoire enlacée entre les caprices du hasard et l'ennui d'exister, répond à la dynamique propre de toute œuvre sur le réseau, le *random access*, le hasard contrôlé, la maîtrise de l'inconnu. L'œuvre termine sur la dernière recherche en date effectuée par l'artiste *c'est quoi google j'ai de la chance ?* De nos jours *Google* prend la place de Dieu, du sujet supposé tout savoir. Si comme le dit Ariel Kyrrou, « *Google* est internet. Or internet devient le cerveau de la planète. Devient notre monde »⁷, *Google* demeure comme « l'acteur le plus fort et le plus symbolique d'un nouvel âge du capitalisme, basé non plus sur l'accumulation du capital comme des produits ou des services, mais sur la diffusion de l'information et les multiples usage de la connaissance ».⁸ L'œuvre *My Google Search History* montre alors un acte de résistance, une réponse à l'avancée d'un capitalisme cognitif qui gère nos nouvelles vies gouvernées. *My Google Search History* s'inscrit dans cette nouvelle ère de l'informatique ubiquitaire préconisée par Adam Greenfield, celle d'un internet pervasif et du «moi everywhere». Cet avancement incassable du progrès montre que dans *My Google Search History*, comme dans toute autre œuvre d'art, « il y a [...] un endroit où celui qui est plongé en elle est comme caressé par un souffle de vent qui annonce la venue du matin. Il en résulte que l'art, qu'on a souvent considéré comme dénué de tout rapport avec le progrès, peut servir à la définition véritable de celui-ci. Le progrès ne se situe pas dans la continuité du processus temporel mais dans ses intermit- tences, là où quelque chose d'authentiquement nouveau se fait sentir pour la première fois avec la sérénité d'un nouveau matin. »⁹ Albertine Meunier est « + ou - Catherine Ramus », c'est un nom d'emprunt, une identité numérique, une histoire.

1 — Walter Benjamin, *Aesthetics and politics*. | 2,4,6 — Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*. | 3 — Zygmunt Bauman, *Identité*, Editions L'Herne, Paris 2010. p. 25-26. | 5 — F.Pessoa, *Le livre de l'intranquillité*, Christian Bourgeois Editions, 1988. | 7,8 — Ariel Kyrrou, *Google God. Big Brother n'existe pas, il est partout*. Éditions Inculte Essais. Paris 2010. p.14. | 9 — Walter Benjamin, *Le livre des passages*, Paris, Éditions du Cerf, 1989, p.459

TOME 1 2011



Imagine prompt: Le poème des angles en barré © Albertine Meunier & Midjourney



DONNER SES DONNÉES, REPRENDRE C'EST VOLER ?

Julien Levesque

Artiste

Qui remarque la petite case *history* cochée par défaut sur son compte *Google* ? Cette option enregistre la date, l'heure et l'ensemble des recherches par mots-clés dans le moteur de recherche. Présente de façon discrète, peu de gens la remarquent ou s'en soucient. Pourtant, elle compte, accumule et dresse une liste des moindres sollicitations de chacun. Ces informations réunies, mises bout à bout dessinent le portrait des déambulations sur le web. Elles tracent comme les lignes de vie des existences virtuelles à la recherche de...

Albertine Meunier sur internet est une exploratrice du web pas comme les autres. Adeptes du moteur de recherche *Google*, albertine publie dans *My Google Search History*, depuis quatre ans et sur le principe de l'accumulation, une liste exhaustive de ses recherches classées par dates. Archivées et publiées, les recherches sémantiques d'albertine évoquent les cheminements d'une histoire du web très personnelle. Cet amas de mots compose comme un autoportrait, une figure verbale qui révèle ses obsessions quotidiennes, sa façon de penser. Nous sommes alors projetés à la place d'albertine qui tape sans cesse ce qui lui passe par la tête. Redondances, boucles, acharnement, autant de formes de requêtes par mot-clés qu'albertine collectionne dans *My Google Search History*. Cette chronologie psychique de mots révèle l'humeur et les attentes d'un moment passé, d'un temps « réel » cristallisé.

Devenu un outil de référence, le mot *Google* est un verbe employé pour désigner l'acte de chercher via internet. Comme des automates : je, tu, il, nous, vous, ils « *google* ». Associations d'idées, désirs de réponses compulsives, tout va vite, toujours plus vite. Chacun possède une histoire du web personnelle qui dessine sa vie privée passée à chercher, à travailler ou se distraire. Tous ces mots envoyés, interrogés, sont comme des chemins empruntés pour atteindre les désirs. Dans *My Google Search History* un paradoxe temporel est à l'œuvre. Le temps de l'internet et de façon plus générale celui de l'interactivité informatique est celui de l'immédiateté, du temps réel. Il est également celui de l'éphémère. Sur internet, on cherche une réponse dans un laps de temps le plus court possible (cf. le temps que met la requête pour être affichée = environ 6 580 résultats 0,17 secondes) pour passer au plus vite à une autre idée. Ici, albertine opère un renversement en publiant les archives de ses recherches. Elle propose de prendre son temps, une rétrospective/introspective de son parcours du web à elle. Ce reflet d'un temps passé à « surfer », l'histoire de sa « double vie » en ligne : la net artiste à contre-pied dévoile ses parcours sur la toile et chacun finit par mieux savoir qui elle est.

Dans l'œuvre plus ancienne datant de 2003, *Counter Googling*, c'est la vie privée qui était devenue publique et planétaire. Albertine Meunier faisait le constat d'une identité numérique qui se répandait à l'échelle mondiale. Le *Counter Googling* proposait des portraits et autoportraits lavables en machine, pour savoir qui est qui sur internet. Elle pointait du doigt deux tendances récurrentes aujourd'hui : celle de *googler* une personne pour la connaître, mais aussi celle de cacher son identité en ligne derrière un pseudonyme. Avançant masquée, albertine comme Catherine se préservent un peu de la réalité. L'une et l'autre forment la paire qui les relient toutes deux au monde, un monde, un seul composé de plusieurs espaces, celui de toutes les existences. albertine régulièrement opère manuellement sa récupération de données personnelles, elle écope petit à petit ses données pour les réinsérer publiquement sur le web. De son côté, *Google*, qui enregistre depuis longtemps toutes les explorations quotidiennes, scanne les *e-mails*, mémorise les moindres déplacements numériques, a lancé un projet sous le nom ambitieux de *Data Liberation Front* (*Front de libération des données*). Poing levé sur fond rouge, il ne manque plus que la faucille à *Google*, qui cherche ici à signifier une petite ouverture révolutionnaire qu'albertine n'a pas attendue pour mener à bien son projet. Comme pour se donner bonne conscience auprès de millions d'utilisateurs, ce projet montre aux internautes qui le souhaitent comment récupérer et utiliser une partie (limitée dans le temps) de leurs données personnelles dispersées sur le web. Si de nombreux internautes publiaient comme albertine leurs données au grand jour, ils provoqueraient certainement un court-circuit sémantique dans le moteur de recherche. Une vraie *data révolution* dans le monde de l'internet à la senteur jasmin.

À l'heure où la question de l'identité numérique devient obsédante, les mots tapés dans la barre de recherche *Google* d'albertine permettent de prendre conscience des actions sur internet et de résister à l'hypermnésie du réseau. Conserver les échanges et les souvenirs des recherches sur *Google* est un moyen de nous rappeler qui nous sommes et vers où nous tentons d'aller à un moment précis. Avec *My Google Search History*, Albertine Meunier révèle avec poésie un peu des histoires de nos vies passées sur les écrans.

ALBERTINE, NOTRE AVATAR

Milad Doueïhi

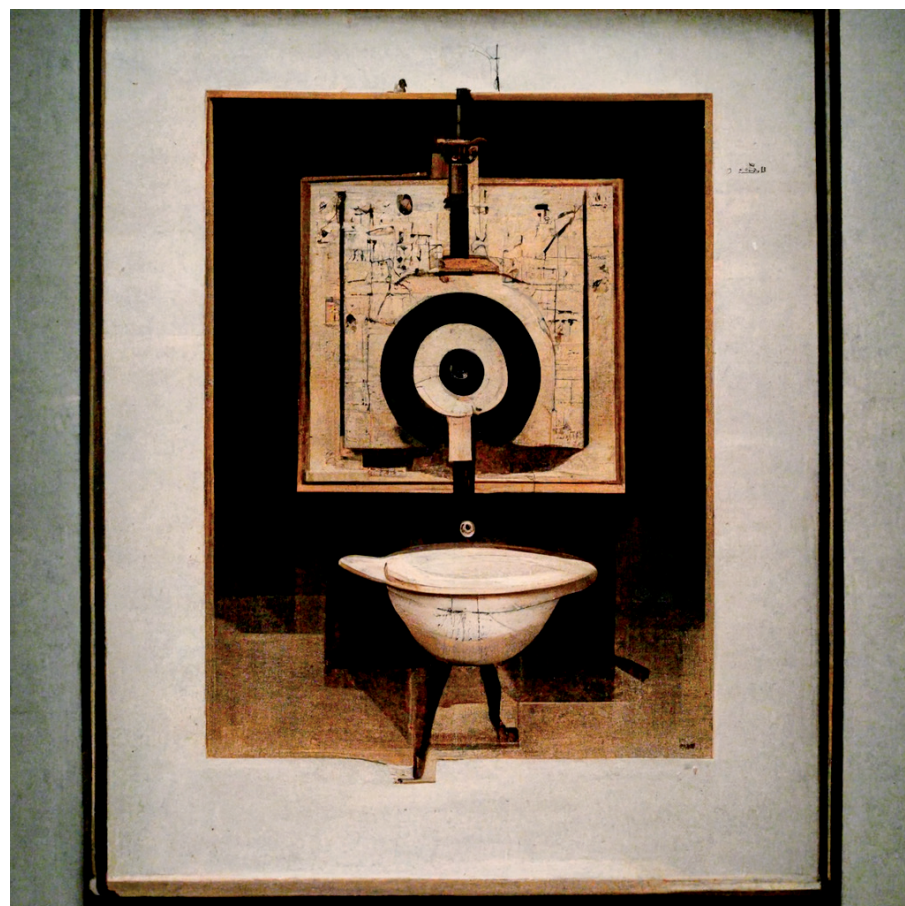
Philosophe, historien des religions et spécialiste du numérique

Technique et poésie entretiennent des rapports souvent insoupçonnés. Depuis la rencontre dite fortuite entre Machine à Coudre et Parapluie, la marche du progrès ne cesse d'avancer vers cette singularité tant désirée par les grands rêveurs de notre temps, une sorte de convergence éloquente, tissée, en partie, avec des mots circulant librement, dans des contextes inédits. Ce détachement, né de la convergence éloquente de la machine incarnée et du désir humain de chercher, de trouver et de croire comprendre, a porté, dans ses premiers débuts d'autres noms : écriture automatique, hasard objectif, etc. Peu importe. Depuis quelques années maintenant cette réa-lité s'est banalisée. Nous vivons presque tous en compagnie d'un monstre de lecture, d'un fanatique des archives et d'un obsédé de la complétude, un certain dénommé Google. Si son nom est un geste vers l'infini mathématique qui a inspiré ses fondateurs, un infini qui ne cesse de rassembler les miettes dispersées des traces de notre quotidien, sa réalité est celle de l'Index, de ses pouvoirs, ses limitations et surtout ses particularités.

Dans sa manie de l'absolu, Google se veut historien. Un peu à la manière des anciens. Ainsi, il offre à ses fidèles, comme un guide aux égarés. Un outil qui permet de préserver son histoire, la retrouver, la visualiser et même la reproduire. Dans notre empire personnel, fidèlement préservé par ce dieu caché de notre existence numérique, Google partage ses pouvoirs avec ses humbles serviteurs (car n'oublions pas que malgré les apparences nous ne sommes que des objets, des sujets de ce grand maître de la ruse et de la dissimulation) leur offrant la possibilité de lire leur biographie numérique telle qu'elle est perçue par le magnanime moteur de recherche. Un exemple, Albertine Meunier. Cette victime à l'autel de l'expérimentation poético-scientifique, ose offrir au grand public un regard sur son histoire privée et bien précise (les dates sont là pour nous le rappeler, et l'Anglais pour nous indiquer qu'on est

POSTFACES

/imagine prompt: Rien n'est fongible dans le Ctrl Shift © Albertine Meunier & Midjourney



toujours chez Google). Curieusement, cette vie rendue publique se termine au lendemain du Nouvel An 2011. On est en droit de se demander pourquoi pas la fin de l'année ? Est-ce un choix significatif, ou bien tout simplement le résultat de l'indifférence, ou même de la paresse de cette assidue de l'Index ? Le 6 novembre, il me semble, est un anniversaire qui reste un peu mystérieux mais qui guide les lecteurs à venir des archives personnelles telles qu'elles se présentent au regard averti des lecteurs d'une autobiographie d'un nouveau genre.

On voit tout de suite qu'Albertine voyage, entre les deux côtes des États-Unis. Ce parcours de l'espace américain est nommé « L'art au temps des appareils », car, on l'aura bien compris, les appareils n'aiment pas voyager. Ils ne font que prétendre et grâce à leur pouvoir de téléportation, retrouvent facilement les lieux et les temps, les espaces divers et les dates différentes. En réalité, c'est le propre de l'Index : donner une illusion de continuité, de cohérence et de pertinence, à des variables souvent autonomes et qui ne retrouvent leur signification que grâce à cette créature qui compose quelques lettres, quelques mots pour chercher et espérer trouver. Notre Albertine, esprit on ne peut plus aventureux, a le courage de faire face aux surprises les plus inespérées: un walter benjamin «de main en main» côtoyant «gambit». Un peu plus loin, le lecteur découvre avec grand bonheur que « mon avatar n'est pas un gringalet ». Il est rassuré, surtout que nos avatars sont de plus en plus inséparables de nous, de nos présences et de nos traces. On est même autorisé à se demander : est-ce Albertine ou son Avatar qui est l'auteur de ce pamphlet égoïste ? Un Stendhal contemporain qui se promène non plus dans sa ville natale Grenoble avec ses fantaisies d'enfance et de jeunesse, mais dans la liberté autorisée par les coordonnées de géolocalisation souvent, subrepticement, insérées dans l'historique de ses recherches ?

On le voit aussi, ce mystérieux et tout puissant Avatar, dans la malice de certaines de ces grimaces. Ainsi, il se permet de se demander si vraiment « Google est-il gogole ? » (on cherche partout Nikolai car on sait bien que le moteur de recherche est souple quand il est question d'une ou deux lettres de l'alphabet). Il se moque de son milieu. C'est un rebelle, un révolté qui veut nous dire, nous lecteurs, que la vie est belle mais aussi qu'elle est soumise aux

TOME 1 2011

contraintes puissantes des outils et des plateformes numériques. En effet, *Life is sweet* (mais seulement pour les élus), mais elle est bien aussi *sweet*. Ou bien je me trompe, et il ne s'agit que d'une erreur ? Une simple faute de frappe ? Car *street* et *sweet* sont tellement proches qu'il faut, pour résoudre l'énigme, se fier à Google lui-même, qui va décider, selon l'histoire secrète d'Albertine, s'il vaut mieux lui offrir Google Street au lieu de Tweet (qui est quand même un rival de notre cher Index). Rien ne permet de le savoir puisque Monsieur Google ne se livre point. On ne peut qu'espérer que ces choix soient motivés par les principes du bien commun et de la pertinence personnalisée.

Le lecteur doit aussi comprendre, s'il est patient, qu'il faut lire et relire, dans le désordre absolu, le texte. Les titres des soi-disant chapitres ne sont qu'un leurre, un piège. Albertine cherche à se cacher derrière la vie publique de son Avatar et son Avatar ne fait que lui rendre service. Comment expliquer autrement ces « 12 secondes dans la matrice », ou bien « Ni là ni ici » ? Mais, pour nous pauvres mortels, la tentation est naturelle. « En zoomant sur le nuage, je suis tombée ». La chute est bien là: elle attend tout internaute aujourd'hui. Le nuage est bien sûr le *Cloud computing* avant la lettre (si on admet les dates fournies par notre bienveillant Avatar qui d'ailleurs n'oublie pas de nous promettre de la bonne nourriture comme récompense [choucroute, pour les curieux]). Mais le nuage est aussi cette figure porteuse de changement: l'avatar devient Albertine et Albertine se mute en son avatar. Les différences disparaissent et l'histoire préservée par Google se transforme en description, inversée, de cette nouvelle réalité. la description n'est qu'un cas particulier de l'énumération, et l'Index cherche à nous convaincre que ses listes sont de vraies descriptions, de nous-mêmes comme de notre monde. Albertine et son Avatar sont donc nos guides sur le chemin numérique de Damas. Albertine, notre avatar.

COMMENT ALBERTINE A « OBFUSQUÉ » GOOGLE ?

Annick Rivoire

Journaliste

Jouons un peu avec *Google*. Après tout, comme Cory Doctorow l'écrivait en 2007, nous sommes déjà tous « engooglés » :

« – *Tu es en mode Google-surveillance. Toute ta vie, tu auras constamment quelqu'un qui surveillera par dessus ton épaule. Tu la connais, leur profession de foi, non ? "Organiser toute l'information du monde." Toute l'information. Donne-leur cinq ans et ils sauront combien d'étrons flottaient dans ta cuvette avant d'avoir tiré la chasse. Rajoute au tableau une suspicion automatique pour toute personne qui colle au portrait statistique du méchant et te voilà...*

– *Engooglé.*

– *Complètement, approuva-t-elle de la tête.* » ¹

Le fait est que l'engooglisation du monde n'est pas une fiction. Un seul chiffre pour s'en convaincre : Google s'est octroyé 90,8 % des requêtes effectuées en ligne en France en 2010 ². Du sérieux. Voilà déjà un moment que le moteur américain mène la danse du Net, grâce à ses algorithmes jalousement gardés secrets. Avec pour « *mission d'organiser les informations à l'échelle mondiale* » ³. Rien moins. Il faut dire que *Google* n'est pas vraiment une entreprise comme les autres. Le premier moteur de recherche sur internet fournit des services innovants et des logiciels bluffants (*Google Earth*, *Google Street View*, *Gmail*, *Android*...) en grignotant chaque jour un peu plus de nos données privées. En indexant l'information à l'échelle du monde, *Google* aspire également les nôtres, depuis nos contacts privés jusqu'aux requêtes que nous avons effectuées en ligne...

C'est cette fonctionnalité, l'historique des recherches (en anglais *Google Search History*), qu'Albertine a retournée comme un gant. De cette potentielle atteinte à sa vie numérique privée, elle fait depuis 2006 une sorte de journal extime. Lus par une voix de synthèse bien française (ah les accents anglais synthétiques...), les mots et grappes de mots de ses recherches défilent sur l'internet dans une litanie automatisée, sorte de petite musique de ses trajets et navigations numériques. Quand certains se plaignent d'être mis à nu par l'implacable efficacité de *Google*, quand d'autres protestent de ce froid déshabillage des méandres de nos pérégrinations *online*, Albertine, elle, en joue. Y puise la matière d'un autoportrait numérique. Par cette forme semi-mécanisée (la voix de synthèse, la compilation brute des recherches), elle déjoue toute idée même de surveillance. D'où l'hypothèse formulée dans l'intitulé de ce texte d'une « obfuscation joyeuse », et, partant, résolument transgressive.

L'obfuscation est un bien vilain mot, mais un bien joli moyen d'échapper à la société de surveillance, qui consiste à noyer de vraies informations (celles que vous voudriez protéger) sous un tas de données. C'est utile pour les post-adolescents en recherche d'emploi qui aimeraient faire disparaître les photos compromettantes de leur première cuite en boîte de nuit. C'est bienvenu pour tous ceux que dérange l'idée qu'une entreprise privée engrange et cumule tout un tas d'informations sur nos allées et venues (on sait précisément que le 30 octobre 2010, par exemple, Albertine a cherché à savoir comment aller du 3 rue Pétiot, 75011 Paris, à la rue Saint-Sabin, 75011 Paris). *TrackMeNot* (TMN) a été l'une des premières ripostes logicielles à la toute-puissance de *Google* ⁴. En 2006, Daniel C. Howe et Helen Nissenbaum, deux chercheurs à l'université de New York, proposent cette extension pour Firefox (aujourd'hui disponible pour Chrome) qui envoie de fausses requêtes aux principaux moteurs de recherche, noyant les vraies dans un nuage de données. « L'idée que les requêtes sont systématiquement enregistrées et sauvegardées par des entreprises comme AOL, Yahoo !, Google, etc., et qu'elles pourraient même être délivrées à des tiers nous dérange », expliquent-ils. Près de 350 000 téléchargements plus tard, ces justiciers codeurs rappellent qu'ils « préféreraient un monde dans lequel TMN ne serait pas nécessaire ». Nommé d'après le titre de la nouvelle de Doctorow, *Scroogle* quant à lui utilise un serveur intermédiaire (un proxy) pour transmettre les requêtes à *Google* ⁵. Une autre manière d'échapper à la surveillance.

Face à ces attaques en règle, *Google* s'est défendu : « Nous sommes les meilleurs élèves de la classe », déclarait Peter Fleisher, le responsable mondial de la protection des données chez *Google*, au journal *Le Monde* en 2008 ⁶, à propos de la politique de conservation des journaux de serveur générés par les recherches en ligne... Avec sa petite mélodie de synthèse, Albertine Meunier ne fait pas de politique, ne lutte pas contre le grand méchant *Google*, ne donne pas de leçon de « *privacy* » au monde. Mais avec son air de ne pas y toucher, elle déroule le fil d'une obfuscation festive, ludique, impertinente et drôle. Jouons un peu avec *Google*... grâce à Albertine.

1 — *Scroogled*, une nouvelle publiée dans le magazine Radar en septembre 2007 qui fait l'objet de multiples traductions en ligne (<http://craphound.com/?p=1902>). Version française : <http://cfeditions.com/scroogled> |

2 — Selon le premier baromètre sur les tendances et usages du Web en France réalisé par AT Internet pour *Les Echos*. | 3 — <http://www.google.com/intl/fr/corporate> | 4 — <http://cs.nyu.edu/trackmenot> | 5 — *Scroogle* a été développé par un activiste de la première heure, Daniel Brandt, qui avait lancé *Google Watch* comme un observatoire des atteintes du moteur de recherche en matière de respect de la vie privée. | 6 — *Peut-on tout confier à Google ?* Une enquête de Stéphane Foucart de novembre 2008 : http://www.lemonde.fr/le-monde-2/article/2008/11/14/peut-on-tout-confier-a-google_1118856_1004868.html



Table des matières

TOME 3

originalError:{ «code»: 3, «data»: 0x08c }
Cœur croisé et panda décapotable
Toto d’un jour, Toto toujours
Reboot sur NFT GARBOLOGY
Cloner la tapette à mouche
Punchy and floppy culture
Nichons-nous à la Michodière
Ether never mind
La crypto carotte s’anime
Le hic de la pomme de terre
Mot en ette
La raison d’être du champignon
Vocoder l’OE dans l’eau
non f***ing tangible
Barge de récupération trouée
(Position actuelle) ligne du temps
(Position actuelle) linge au vent
Rien n’est fongible dans le Ctrl Shift
Le code du flan
Sensibilité Aachen history
Rari, glozo et guili-guili
Convertir 350 grammes en Ether
Le nombre d’or du caneva chaton
La plomberie du Metamask
La pointe du (8*3600)+(0*60)+(1*1.999872)
Prononcer patate en premier cru
Les ombres de l’aubergine en C majeur
No such file for corona server
FutureWarning: Passing le coco
Failed trying to flirt with i.a
La tendinite du lapin sous autocuiseur
Le poème des angles en barré
Mots invariables au bout du monde
Incompatibilités sur port usb
4000 marées hautes mode d’emploi
Manque la partition de la poule au pot
À l’école du bien être des poules
PAM 8302A et électricité dans l’air
Le reset du marteau agressif
Peinture à l’huile de choux
Avenue de la Porte de toto
La boîte passe par L x (l + 2xe)
PP3 pour porte clé France chips
Encode character u’\xe7’ in position
Kiki se cache dans la French Data Touch
Kill your œufs aux plat
Sorry I see you love le balai bisser
Plus ça rate, plus on a de chance de réussir
p***** j’ai hâte de split flap
Slow wifi sur la plage autorisée aux chiens
Moulage silicone pour maigrir des seins
La dérivée du canon à saucisse
Du Pont aux Choux au poulet cuit au frigo
Predict Mona en bottine
If patafix then caoutchouc
Choix déroulant de fruits frais du soir
Comment faire des oeufs sur le plat ?
La chasse au dauhu au coeur du datacenter
Le forfait blanc de blanc
\\n’ . processing drawing life change
À Dada! Shaddock sur le palais royal
Tu m’écoutes ? j’ai un rendez-vous à 16h !
Du côté de la pompom de terre girly bleue
PAPALOOK, season 6 on scrollbar
Coqueluche sur pépites d’or
1 fichier reconnu, 0 accès refusé
Je tape quelque chose sur le clavier et hop!
Une vie de courgette en suzuki
Cherche hacker pour mise à nues de données
La pieuvre redresseur en parade

Table des matières

TOME 2

Petula Pollet et son minox
Position, même pas Capp !
Pop Pop la tisane de coquelicot
Position actuelle de Germaine et Roger
Guinguette avant la fin du monde
Scroll le gras des doigts
Ok Google, quel bruit fait la vache ?
Blockchain de dadaglobes
These days... I Dadabot with you
Je te jure sur la tête de Pompidou
Le poireau de la Déformatique
Sudo, bbb et postinternet
horair3 mar23 di3ppe
L’Archiduchesse a du guru à se faire
Bonhomme serti au RJ 45, baby !
(position actuelle) zéro,zéro
Duck duck gogo à la queue leu leu
Le cours de l’oeuf est silencieux
L’apocalypse selon faces d’ange
Concours de chips éphémèrers
Le culot soudage de BobLePointu
Ok Google montre moi une image de Andy
« je pense » riri.local
Courrez vite, connection refused
A potato chip made of pure muscle
Batsi et Symi sont dans un bateau
Frapper 4 lettres, D,A,D,A
o1O1O1O1O1O1O1E+20 Atlas des datas
Let’s talk about sommier
Leçon de choses : l’ho kiss kiss
(17 hours ago) Loading...
Pattern du mouvement : mettre tête dans frigo
La singularité de l’élastique
Doctype: vieille lettre cachetée
Tampon royal : La DATA c’est GAFA
A 14.00 GMT, nu descendant un escalier
d’d . erythème noueux
4 allumettes dans le bus n°142
Recognition: vis M3 x 7mm
Nom d’une chips ! Qu’est ce qu’une donnée ?
Useless cow poems
Reset de l’adn de la mouche
Vachte, les haricots magiques
Comment devenir un ninja gratuitement ?
String[darla dirla-dada darla dirla-dada]
G monoclonale à chaine légère Kappa
Route inconnue to Redirect
La picole au creux de nos mains
Combien pèse un cloud à Dieppe ?
Augmented reality d’un camembert
Traité des quantités incommensurables
Surfer un peu au delà de 1m/s
Tentative d’épuisement du Minitel 3D
:// j’ trace route
Quanta, radio capuchons et datagramme
Hypothénus désaxé
« l’enfumage de papier » au noir de fumée
Le corpusculaire floppy disk
Hack un moule dans le RER
(You can insert your supragalerie here)
Choucroute party 2008
Time to cuire les œufs
Brouilleur psychogéographique
Il n’en est pas !
Engrenages de chips
Polaroid life à la vitesse de l’escargot
Morphotex pomme maj 3
Défragmenter le cerveau
Turbuler en plip

Table des matières

TOME 1

Faut pas pousser pixel dans les orties
L’art au temps des appareils
Elle aime le sac de sa mère
Incertitude espace temps
Le truc vu du ciel
Select source:life
Le chien avec la tête qui bouge
Falbala, riffi et écrevisses
Une journée si ennuyeuse
Cherche patate chips à louer
Bouillant drag & drop
Double inconnu à bord d’un data center
Google fait de l’art
5w d’accord, mais pour quoi faire ?
En direction de 47.696823,1.001129
Le tourniquet est en rodage
Caillou et fourmi sur une microplanète
Mais où sont passées les voitures ?
Au delà du souffle de l’ange
Ni là ni ici
Life is stweet
Toile déchirée à la bonne longitude
Artichauts quand je vous tiens
Less than zéro
Elle écrit à l’envers ! Elle adore
I kiss life
Le pixel mort est clinique
www.youareinmyheart.net
12 secondes dans la matrice
Riquiqui roll le monde
250 grammes d’opera
Un peu de choucroute pour le tea time
J’en pince pour ce pistolet
Mon avatar n’est pas un gringalet
Au carrefour, vous êtes ici
La poule n’est pas libre
Au passage des panoramas
L’image à la loupe est vraiment postérisée
Au reposoir
i love la piscine d’ivry
En attendant baudot
La naissance d’un pixel
Le bruit du frigo @elizabeth street, sanfrancisco
Ma mission est eternity
À Lisbonne avec ma mère
Je ne sais plus qui de l’oeuf ou de la poule
Si tu ne fermes pas la fenêtre, je me téléporte
Allez on y va en scooter !
Tagger du delicious boudin
Ah bon j’ai rien cherché aujourd’hui !
En zoomant sur le nuage, je suis tombée

AVANT GALERIE VOSSEN

Imagine prompt: (Position actuelle) ligne du temps. © Albertine Meunier & Midjourney



EXPOSITION
1^{ER} DÉCEMBRE 2022
14 JANVIER 2023

DU JEUDI
AU SAMEDI
DE 13H30 À 19H

AVANT GALERIE VOSSEN
58 RUE CHAPON
75003 PARIS

MY GOOGLE SEARCH HISTORY

Albertine Meunier

contact@avant-galerie.com
avant.galerie

www.avant-galerie.com
01 43 31 33 30